

Voyages

Martin Margiela, du déo au dédale

Retiré de la mode mais l'aura intacte, le créateur belge présente une exposition parisienne en forme de labyrinthe traversé par ses obsessions, le temps qui passe, l'absence et un éventail de techniques.

Par Sabrina Champenois, Photo , Christophe Maout



Peut-on parler de «soft power» à propos d'un individu ? L'expression, a priori, désigne la capacité d'un Etat à influencer sur les autres de manière indirecte et non coercitive, par exemple via des produits culturels - dernier exemple en date, le carton de la série coréenne *Squid Game*. Or on observe cette faculté d'infuser (son point de vue, ses valeurs et son esthétique)

chez Martin Margiela : l'aura de révolutionnaire du designer belge reste intacte dans le milieu de la mode alors même qu'il lui a faussé compagnie (en même temps qu'à la maison qu'il a fondée) en 2009, comme on se fait la belle, volatilisée du jour ou lendemain. Une évasion parfaite, facilitée par la décision prise très tôt de ne jamais apparaître en public ni donner d'interview.

Où vit Martin Margiela, que devient-il ? Les supputations vont toujours bon train, la rumeur le dit peintre et heureux. Le fantôme sanctifié resurgit de temps à autre dans le champ public, par des expositions, en maintenant cette doxa de l'anonymat - insaisissable, toujours. De lui, on n'entend d'ailleurs que la voix douce et posée, et on ne voit que les mains, dans le documentaire *Martin Margiela se raconte*, diffusé ces temps-ci sur Arte. Aux antipodes de l'époque qui carbure à la surexposition-célébration de soi. De fait, c'est suffisant. Car Margiela est clair, éloquent, et son travail suffisamment parlant et intrigant. L'image (de lui) manquante est dès lors plutôt réjouissante, en ce qu'elle réaffirme un besoin de liberté non négociable.

Sentimental. L'exposition (sans titre) qui s'ouvre ce 20 octobre à la fondation Lafayette Anticipations marque une étape significative, résolument différente de celles auxquelles Margiela a précédemment collaboré, qui avaient pour objet son travail sur le vêtement. Aucun élément de vestiaire n'intervient ici, mais 40 œuvres inédites qui convoquent tout un éventail de techniques, du collage à la vidéo en passant par la sculpture, la peinture, le tatouage, le moulage. Pour autant, il n'y a pas rupture mais plutôt prolongement, avec extension du domaine de la recherche et de la sensibilité qui irriguait sa démarche dans la mode.

La circulation est celle d'un labyrinthe, avec entrée inversée, par la sortie et les escaliers de secours, et le cheminement est bordé par des stores typiques de la modulation des espaces de travail en entreprise. On pourrait se sentir pris au piège ou en otage d'un concept un peu froid. Mais l'objet qui marque le point de départ de la déambulation, ce déodorant géant qui fait l'affiche de l'exposition, rappelle d'emblée l'approche à la fois ludique, organique et analytique qui était celle du designer Margiela. En l'espèce, aussi banal soit-il, ce «roll on» participe à un dessein hygiéniste, il sert à neutraliser les odeurs émises par les corps - *vade retro satanas*, l'animalité ? On retrouve aussi l'omniprésence du blanc, le code couleur emblématique de sa maison, du QG de la rue Saint-Maur aux blouses de laborantins de ses équipes, et qui fonctionne là comme un repère-doudou. Comme quoi, cérébral obsessionnel, Margiela est aussi un sentimental qui sait faire communauté, et il nous convie à quelque chose. A s'interroger, notamment.

Inéluctabilité. Venant de lui, ça allait de soi : la notion de présence avec son corollaire, l'absence, est omniprésente. Par ces traces répétitives de cadres inexistantes, par exemple. Il revient à chaque visiteur de peupler ce vide (par l'étonnement ? la mélancolie ? l'incompréhension est aussi possible), sachant que, chez Margiela, les signes de ce qui a été sont au moins aussi importants que ce qui est. Autre élément clé, le temps qui passe. Les *Torso* aux échos antiques ont quelque chose d'immuable mais leurs socles sont grignotés. *Vanitas*, série de sphères recouvertes de chevelures féminines progressivement gagnées par le gris

jusqu'au blanchissement, renvoie au vieillissement et à son inéluctabilité. Mais cette fatalité est paritaire, rappelle *Triptych*, qui reproduit à la peinture à l'huile un détail d'emballage de teinture pour barbe...

Comme il le faisait avant avec les vêtements, qui, même neufs, semblaient avoir déjà vécu, Margiela invite à accepter l'usure des corps, voire à l'apprécier car preuve du vivant. Et cette vitalité passe par tous les états : *Bus Stop*, grand abribus en métal et plexiglas sali recouvert de fausse fourrure, invite au calme, à la pause, tandis que *Light Test* stresse un brin, vidéo en noir et blanc parasitée par de la pub (de déodorant...) où une femme sans visage (recouvert de cheveux) est prise d'un fou rire ou d'un rire fou, on hésite. L'exposition protéiforme, qui passe du micro au macro, du détail infinitésimal (les grains de poussière) à l'oversize (les immenses faux ongles rouges), se veut d'ailleurs elle-même évolutive, avec des rythmes variables : «dormante» la semaine, elle s'éveille le week-end avec l'intervention de six performers. Jamais figé, Margiela.

Martin Margiela à la Fondation Lafayette Anticipations, 9, rue du Plâtre (75004), jusqu'au 2 janvier 2022.